

# RETOURNONS A PARIS, 6

COMÉDIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

*K*  
Par MM. DESPREZ ET E. F. VAREZ;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le  
Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 21 Fevrier 1818.



PARIS,

CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS ROYAL,  
DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, n°. 51.

~~~~~  
De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

---

1818.

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

**JULIE**, jeune veuve. . . . . *M<sup>lle</sup>. Meunier.*

**DORVAL**, amant de Julie. . *M. Gabriel.*

**SAINT-FIRMIN**, leur ami. . *M. Klein.*

**LISETTE**, femme-de-chambre  
de Julie. . . . . *M<sup>lle</sup>. Eléonore.*



*La scène se passe dans une maison de  
campagne, à 30 lieues de Paris.*

# RETOURNONS A PARIS,

Comédie en un Acte.

*Le théâtre représente un salon.*

## SCENE PREMIERE.

JULIE, LISETTE.

LISETTE.

En vérité, madame, cela me passe ! suivre un amant qui semble nous fuir ! . . il faut avoir bien envie de se remarier.

JULIE.

Que veux-tu, Lisette ?

*Air : Ces dames avaient le projet.*

Sans qu'on eût consulté mon cœur,  
A seize ans, ma main fut donnée;  
Un vieillard jaloux et grondeur,  
Fut maître de ma destinée.  
D'amour je ne fus point le prix,  
Et de l'hymen, tu le supposes,  
Je ne connus que les soucis . . .  
J'en voudrais connaître les roses.

LISETTE.

*Deuxième Couplet.*

Madame, quelle est votre erreur !  
Renoncez à ce faux système ;  
En vain, il promet le bonheur,  
Jeune ou vieux, l'homme est bien le même.  
Par expérience, je dis,  
Qu'en hymen, comme en toutes choses,  
Les femmes n'ont que les soucis,  
Et les hommes toujours les roses.

Et certes, M. Dorval ne pourrait me démentir.

JULIE.

Ils est bien mal dans ton esprit.

LISETTE.

Je ne vous le cache, madame, à votre place, je ne lui pardonnerais jamais... quoi de plus singulier que sa conduite ? on

vous présente à Paris M. Dorval ; son âge et sa fortune le font admettre à votre société. Vous voir et vous aimer sont l'affaire d'un moment. Vos goûts paraissent sympathiser ; enfin vous vous décidez à l'accepter pour époux. Vos parens semblent sourire à cette union , tout est prêt pour célébrer votre hymen, quand le futur, par un trait de misanthropie que je ne puis comprendre, abandonne tout-à-coup son amante ; et fuyant les cercles brillans de la capitale, vient se réfugier dans ce triste village, habiter cet antique château, et faire société avec les hiboux, qui tous les soirs viennent honorer les tourelles de leur sinistre présence.

JULIE.

Te le dirai-je, Lisette ; je me fais des reproches, je m'accuse moi-même. J'ai peut-être été trop réservée avec Dorval ; peut-être n'ai-je pas laissé lire assez dans un cœur que depuis long-tems il possède, mais qui toujours craint de laisser connaître sa faiblesse... cette retenue de ma part a pu lui faire penser...

LISETTE.

Que vous ne l'aimez pas.

*Air du Vaud. de l'Écu de six francs.*

Mon Dieu, quelle plus forte preuve

Peut-il desirer aujourd'hui ?

A votre heureux état de veuve

Vous ne renoncez que pour lui (bis).

A votre amour il faut donc croire,

Et par cet hymen, il est clair

Que vous retournez en enfer,

Après avoir fait purgatoire.

JULIE.

Tu as tort, Lisette ; et cette lettre de Dorval va te prouver que mes soupçons n'étaient pas dénués de fondement. Ecoute. « Je vous adore, Julie ; mille fois je l'ai juré à vos pieds, et » mon cœur dictait mes sermens. »

LISETTE.

Style d'usage.

JULIE.

« Je touche à l'instant de consacrer aux pieds des autels, » des nœuds que depuis long-tems j'ambitionne, et je vous » fuis. »

LISETTE.

Quelle délicatesse !

JULIE.

« Ma conduite doit vous paraître bien singulière : deux » mots vont l'expliquer. »

LISETTE.

Voyons cela.

JULIE.

« J'ai cru m'apercevoir que vous n'aviez pour moi que de  
» l'estime. »

LISETTE.

C'est tout ce que peut demander un mari.

JULIE.

Mais écoute donc , « c'est un sentiment bien froid , quand il  
» s'agit de contracter des nœuds éternels. Vous tenez aux  
» plaisirs bruyans du monde ; dans ces sociétés fastueuses ,  
» vous rencontrerez mille adorateurs ; et peut-être . . . »

LISETTE.

Ah ! j'entends : Monsieur est jaloux avant le mariage , et le  
serait encore bien plus après ; et pour vous éviter des regrets  
superflus , il vous laisse à la ville et fuit à la campagne , non  
pour vous oublier , cela est impossible , mais pour n'avoir pas  
la douleur de voir l'heureux objet qui doit tôt ou tard toucher  
votre cœur.

JULIE.

Mais laisse-moi donc achever.

LISETTE.

C'est inutile , Madame ; n'ai-je pas saisi l'esprit de cette  
longue épître ?

JULIE.

Mais à-peu-près.

LISETTE.

Voilà du moins une explication. A vous maintenant , Ma-  
dame . . . Quelles sont vos intentions , pourquoi êtes-vous ici ?

JULIE.

Pour détromper Dorval. Il craint que les plaisirs séduisans ,  
dont Paris abonde , ne me fassent négliger mes devoirs d'é-  
pouse. Il croit que ce n'est qu'à la campagne qu'on peut ren-  
contrer le bonheur : j'ai dû le suivre , pour lui prouver qu'il  
m'est plus cher qu'il ne le soupçonnait.

LISETTE.

De sorte que c'est Madame qui fait la cour à Monsieur.

JULIE.

Tu ne me comprends pas. J'ai voulu par cette démarche  
éclairer Dorval sur mes véritables sentimens ; mais ce n'est pas  
mon seul but ; je veux , de plus , lui prouver que cette cam-  
pagne qu'il ne croit habitée que par des êtres doux , confians  
et vertueux , renferme autant de ridicules et de vices qu'il en  
suppose dans une grande ville.

LISETTE.

Cela ne sera pas difficile.

JULIE.

Une fois convaincu, il doit me suivre à Paris.

LISETTE.

Sans doute ; mais il faut du tems pour cela. Les originaux ne viendront pas s'offrir à sa vue dans le même instant.

JULIE.

Une matinée suffira pour les lui faire connaître.

LISETTE.

Une matinée ! . . . Madame fera donc publier que Monsieur reçoit ses visites ?

JULIE.

Au contraire, j'ai donné ordre de ne laisser entrer ici que M. Saint-Firmin, l'ami de Dorval et le mien.

LISETTE.

M. de Saint-Firmin ! . . . que peut faire cet aimable étourdi à notre situation ?

JULIE.

C'est de lui seul que j'attends la réussite de mon projet.

LISETTE.

De l'intrigue ! contez-moi cela , Madame , contez-moi cela.

## SCENE II.

Les Précédens, UN VALET.

LE VALET, *annonçant.*

M. de St.-Firmin.

JULIE.

Faites entrer. (*Le valet sort.*)

LISETTE.

Maudit contre-temps ! J'allais tout savoir.

JULIE.

Ecoute notre conversation , et tu seras satisfaite.

## SCENE III.

JULIE, ST.-FIRMIN, LISETTE.

ST.-FIRMIN.

Puis-je avoir , Madame , l'honneur de vous présenter mon respect ? . . . Bonjour , Lisette.

JULIE.

Je ne m'attendais pas au plaisir de vous voir d'aussi bonne heure.

st.-FIRMIN.

A la vérité, j'ai fait diligence; j'ai grondé domestiques, postillons, harassé tous les chevaux, abimé les ressorts de ma chaise de poste, fait enrager les aubergistes, tourné la tête à leurs servantes; mais tout cela n'est qu'une bagatelle, quand il s'agit de vous servir.

JULIE.

Quand avez-vous donc quitté Paris?

st.-FIRMIN.

Hier soir, Madame.

JULIE.

Vous devez être fatigué?

st.-FIRMIN.

Toute fatigue ne doit-elle pas cesser, lorsqu'on a le bonheur de vous voir?

JULIE.

Ma lettre vous a instruit...

st.-FIRMIN.

De tout, Madame, et vous me voyez disposé à me faire, pour vous, turc, niais, financier, poète, procureur, corsaire, enfin tout ce qu'il vous plaira.

JULIE.

Avez-vous apporté pour cela tout ce qui est nécessaire?

st.-FIRMIN.

*Air : Restez, restez, troupe jolie.*

N'en doutez pas, belle Julie,  
Pour tous les rôles je suis prêt;  
Car je jouais la comédie  
Quand je reçus votre billet. ( bis. )  
Aussi-tôt, pour votre service,  
J'ai mis dans le même paquet,  
Et la perruque de Jocrisse,  
Et le turban de Mahomet.

Enfin j'ai tout Babin dans ma malle.

JULIE.

Vous jouez donc toujours la comédie?

st.-FIRMIN.

Oui, Madame, et plus que jamais.

JULIE.

Cet amusement n'est pas du goût de tout le monde.

st.-FIRMIN.

Je joue pour mon plaisir.... Mais, au fait, pourquoi blâmerait-on cette profession? Qu'est-ce qu'un comédien?... Un

homme livré sans cesse à l'étude, approfondissant l'histoire, étudiant la nature, saisissant les ridicules, et, par des travaux constans, des veilles fatigantes, et malgré les dégouts dont on l'abreuve quelquefois, se livrant à l'utile fonction d'instruire son semblable en l'amusant : voilà, Madame, ce que c'est qu'un comédien.

LISETTE.

Ils ne peuvent choisir un meilleur avocat.

JULIE.

Je vous donne gain de cause. Mais Dorval ne peut tarder à rentrer, convenons de nos faits.

St.-FIRMIN.

C'est inutile, mon rôle est tracé.

Air : *Il me faudra quitter l'empire.*

Le petit dieu qui n'y voit goutte,  
Souvent de guide ne veut pas ;  
En tâtonnant il fait la route,  
Il vous sourit, en faisant un faux pas. (*bis.*)  
Jamais la crainte ne s'empare  
De cet enfant qui sait enfin  
Que, par un arrêt du destin,  
Il faut toujours, lorsque l'amour s'égaré,  
Que l'amitié lui montre le chemin.

LISETTE.

Malheureusement, Monsieur, nous avons affaire à un amour un peu grand ; c'est un homme, et je vous assure qu'il est bien entêté.

St.-FIRMIN.

N'importe, nous en viendrons à bout. (*à Julie.*) Me seconderez-vous ?

JULIE.

Mais je ne sais si je dois. . .

LISETTE.

Vous le devez, Madame. La neutralité ne peut vous être accordée ; et si vous daignez me le permettre, j'entre dans la coalition.

St.-FIRMIN.

Toi, Lisette ?

LISETTE.

Certainement, Monsieur.

Air : *Racine nous fait ses adieux.*

C'est le propre des bons valets,  
Que de bien conduire une intrigue :  
Or, pour secourir vos projets,  
Je dois me livrer à l'intrigue.



L'intrigue est l'idole du jour ;  
 Mais on dissimule l'intrigue :  
 Car, dans le monde, on nomme amour,  
 Ce qui n'est souvent qu'une intrigue.

st.-FIRMIN.

Fort bien, j'accepte ton secours. En attendant, si Dorval  
 vient, occupe-le un instant.

*Air du Petit Courier.*

Eloignons-nous,  
 Et préparons les coups  
 Qu'il faut porter à sa misanthropie.  
 Dans peu d'instans,  
 Nous reviendrons céans,  
 Pour le guérir de sa folie.  
 Eh! quoi, vraiment  
 De plus extravagant,  
 Que le censeur  
 Dont l'humeur  
 Fronde  
 Et gronde ;  
 Qui veut changer,  
 Corriger  
 Cœurs et mœurs!

LISETTE.

C'est bien le plus grand fou du monde ! ( bis )

JULIE, et st.-FIRMIN, ensemble.

Eloignons-nous, etc.

( Il sortent. )

## SCENE IV.

LISETTE, seule.

Allons, Lisette, voici une occasion de montrer de quoi tu es  
 capable.... N'allons pas échouer dans l'entreprise ; notre répu-  
 tation en souffrirait terriblement ... Quelle crainte!... est-ce  
 donc une tâche si difficile à remplir, que de tromper un amant ?

*Air de Boléro. (la Créole.)*

Allons, allons, tout ira bien ;  
 Dès ce jour par ce moyen,  
 Ce misantrophe sauvage,  
 Reconnaisant notre pouvoir,  
 Rentrera dans le devoir  
 En nous offrant son hommage.  
 Lors, ma maîtresse,  
 Avec adresse,  
 Saisissant le moment,  
 Lui dira gravement :  
 Votre caprice,  
 Votre injustice,  
 Ont mérité mon trop juste courroux.  
 Alors je vois notre jaloux,

*Retournons à Paris.*

B

Dupe de cet adroit mariage,  
Humblement tomber à genoux ;  
Et dans le piège.  
Allens, voilà ce qu'on voulait de vous,  
Allons, allons, monsieur, relevez-vous.

Le voici... portons les premiers coups,

## SCENE V.

DORVAL, LISETTE.

DORVAL, *sans appercevoir Lisette*

Son image me suit partout!... Ah! pourquoi l'ai-je connue?

LISETTE, *à part.*

Il rêve à ma maîtresse!... (*haut.*) Monsieur.... (*silence*)  
vous n'avez rien à m'ordonner? (*silence.*) Jolie conversation.  
(*plus haut.*) Monsieur!...

DORVAL.

Ah! c'est toi, Lisette?

LISETTE.

Sans trop de curiosité; peut-on savoir ce que vous êtes  
devenu toute la matinée? Madame vous a fait chercher par-  
tout.

DORVAL, *avec amertume.*

Julie a pris ce soin?... J'étais à la promenade.

LISETTE, *avec intention.*

J'entends... Monsieur est allé dans la prairie voisine,  
écouter les plaintes d'une jeune paysanne, et peut-être la  
consoler... Monsieur est si bon!

DORVAL.

Je vous prie de vous taire... Que fait Julie?

LISETTE.

Mais... voyant que Monsieur ne change pas d'avis...  
elle n'a pas eu égard à sa démarche, elle s'apprête à partir.

DORVAL, *vivement.*

Julie quitte ces lieux?

LISETTE.

Oui, Monsieur: et vous la suivez, sans doute?

DORVAL.

Vous vous trompez: inébranlable dans ma résolution, je  
reste ici.

LISETTE.

Et que ferez-vous ici? Vous vous promenez; on se lasse  
de se promener. Quelles seront vos occupations, quels sont vos  
passe-temps?

DORVAL.

Soulager les malheureux , sera ma principale étude. Quant aux amis , on en trouve partout d'aussi sincères qu'à Paris.

LISETTE.

Oui, belles maximes!... Vous ne voyez que bonheur, et ne songez pas aux désagrémens. Vous serez sans cesse tourmenté par des originaux insoutenables. Un ancien gentilhomme viendra vous vanter sa noblesse et l'antiquité de sa race ; il vous fera l'honneur de vous admettre à sa société. Madame son épouse, jeune personne d'environ soixante ans, vous laissera désirer ses faveurs et briguera votre amitié ; comme c'est elle qui donne le ton, voyant que vous en êtes distingué, vous devenez l'homme à la mode, l'âme des parties de plaisir... quelle gloire! quel honneur! Mais bientôt vous vous ennuyez vous-même de cette existence, vous voulez fuir ces sots personnages ; alors vous êtes traité d'original, d'homme sans éducation, vous devenez la fable du canton. Eh bien! Monsieur, voilà ce qui vous attend, si vous ne suivez promptement à Paris une femme qui vous aime, et qui peut seule assurer votre félicité.

DUVAL.

Vous servez bien Julie ; elle doit vous savoir gré de vos soins... mais vos discours sont inutiles auprès de moi... sortez.

LISETTE.

Mais enfin, Monsieur...

DORVAL.

Il doit se présenter un domestique que j'ai fait demander ; vous le ferez entrer.

LISETTE.

Oui, Monsieur. (*à part.*) Bon! cela peut servir nos gens. (*haut.*) Pourtant si Monsieur voulait m'en croire...

DORVAL.

*Air du pas des trois Cousines.*

Sortez, obligeante soubrette,  
Cessez de troubler mes esprits,  
Quand je voudrai parler toilette,  
Je pourrai prendre vos avis.  
Oui, dans mon projet je persiste,  
Rien ne peut me faire changer.

LISETTE, *à part.*

C'est le premier qui me résiste ;  
Mais je saurai bien m'en venger.

*Ensemble.* { DORVAL.  
Sortez obligeante , etc.  
LISETTE.  
Je sors , mais je vous le répète :  
Dans peu vous serez tout surpris ,  
De reconnaître que Lisette  
Vous donnait un très-bon avis.

SCENE VI.

DORVAL , *seul.*

Ma lettre a instruit Julie des motifs de ma retraite , je tiendrai ma résolution. Oh ! Julie ! Julie !

*Air de ma Tante Aurore.*

Un moment , à votre tendresse  
J'ai cru pouvoir me confier ,  
Mais vous partez , le charme cesse ,  
Vous allez bientôt m'oublier ;  
Puisqu'au séjour de la folie ,  
Sans peine vous portez vos pas ,  
Et que la campagne embellie  
A vos yeux n'offre point d'appas !  
Non , Julie ,  
Vous n'aimez pas !

SCENE VII.

DORVAL , St.-FIRMIN , *en paysan niais.*

St.-FIRMIN

On dit , Monsieur , qu'vous faites d'mander un monsieur.

DORVAL.

Qui êtes-vous ?

St.-FIRMIN.

Je suis l'monsieur qu'vous aveç fait d'mander au bout du village , pour vous servir , à main gauche.

DORVAL.

Ah ! Eh bien ! que savez-vous faire ?

St.-FIRMIN.

Rien , Monsieur.

DORVAL.

Comment , rien ?

St.-FIRMIN.

Non , Monsieur , il y a tant de gens qui s vantent de tout savoir , et qui sont bêtes . . . Ah ! dame , faut voir ? . . . Moi , je n' veux tromper personne , j'aime mieux vous suprendre.

DORVAL.

Avez-vous déjà servi ?

st.-FIRMIN.

Servi ?... Non , Monsieur , j' n'ai jamais servi , j' suis tout neuf... Ah! vous verrez bien.

DORVAL.

Imbécile !... As-tu été domestique ?

st.-FIRMIN.

Ah ! j'y suis... Non , Monsieur , non , non , je n'ai jamais été que p'tit jockey , parce que , voyez-vous ben , tel que vous m'voyez , moi , j'ai été très-p'tit... j' m'allais là , tout au plus.

DORVAL , à part.

Qui a pu m'adresser un pareil homme ? (*haut.*) Tu ne peux me convenir.

st.-FIRMIN.

Pardonnez-moi.

*Air de Gaspard l'avisé.*

On dit qu' pour êtr' vot' valet  
Vous d'mandez un sujet  
Me voici dans votre château ,  
Oh ! oh ! oh ! oh !  
Car je suis ce bon sujet là ,  
Ah ! ah ! ah ! ah !  
Monsieur (*bis*) j' vous l' dis tout bas :  
Vous m'convien-drez , j' n'en doutons pas (*bis*)  
D'après ça ,  
J' reste là ,  
Et oui-dà ,  
C'est comm' ça. (*bis*)

DORVAL.

*Second Couplet.*

Allons , sors de cette demeure ,  
Ou je te fais chasser snr l'heure.  
Que ferais-je d'un tel nigaud ?

st. FIRMIN.

Oh ! oh ! oh ! oh !  
C'est-y ben à moi qu' vous dit' ça !  
Ah ! ah ! ah ! ah !  
Monsieur (*bis*) j' vous l' dis tous bas :  
C' que vous dites-là , ne m'convient pas ; (*bis*)  
D'près ça , etc.

DORVAL.

Je ne veux pas de tes services.

st.-FIRMIN.

Qu'est-ce que ça vous fait , si j' veux ben vous servir ?

DORVAL.

Quelle patience ! . . . Dites à celui qui vous envoie que j'ai changé d'avis, et que je ne prends persoune.

st.-FIRMIN.

Oh ! je n' m'en vas pas comm' ça, les places sont rares ; j' reste ici, parce que j' crois qu' j'y serai bien.

DORVAL.

Voici du nouveau ! . . . allons sors.

st.-FIRMIN.

Pas si bête... Maman m'a dit comm' ça: tiens, Benoit, va là, il y a une bonne place pour laquelle on d' mande un homme intelligent ; surtout ne la manque pas. j' suis v'nu, me v'là, et j' reste.

( *Il s'assied.* )

DORVAL.

Comment me débarrasser de cet homme ? ( *haut* ) Je t'ai dit mes intentions.

st.-FIRMIN.

Et moi les miennes. En quoi donc que je puis vous déplaire ? j' suis gai, spirituel, adroit, j' vaux mon pesant d'or, c'est un cadeau que j' vous fais en m' donnant à vous.

DORVAL.

Misérable ! sortiras-tu, quand je te l'ordonne ?

st.-FIRMIN, *se levant.*

Ah ben, par exemple, vous l'prenez-là sur un fier ton ! . . . Ah ! ça, dites-moi, Monsieur, êtes-vous mon maître !

DORVAL.

Dieu me préserve de l'être jamais !

st.-FIRMIN.

Alors, puisque vous n'êtes pas mon maître, j' n'ai pas d'ordre à recevoir de vous.

DORVAL.

En voici bien d'un autre !

st.-FIRMIN.

C'est comm' ça, puisque vous n'êtes pas mon maître. Si vous l'étiez, ça s'rait bien différent, j' vous obéirais tout de suite, parce que l'obéissance du d'voir est la première vertu d'un serviteur fidèle et zélé.

DORVAL.

C'est-à-dire, que pour avoir le droit de te chasser, il faudra te prendre à mon service ?

st.-FIRMIN.

Oh ! mon dieu oui ! une fois mon maître, vous n'avez qu'à m'dire . . . Je ne sais pas trop c' que vous pourriez m' dire ; mais c'est égal . . . j' vous obéirai tout d' suite.

DORVAL.

Allons, puisqu'il n'y a que ce moyen de te renvoyer, reste, tu m'appartiens.

ST.-FIRMIN.

Ah ! vivat ! . . . j'étais sûr que ç' a finirait comm' ça.

DORVAL.

Mais je te défends de paraître devant moi. Quand j'aurai besoin de tes services, je te ferai appeler.

ST.-FIRMIN.

C'est juste ; parce qu'enfin je ne suis pas ici pour vous gêner . . . vous êtes l' maître , et quand vous aurez besoin de quelque chose , vous pourrez venir me trouver dans l'antichambre , et tout d' suite vous s' rez servi ; parce que , voyez-vous , il n'y a qu' la campagne pour trouver d' bons domestiques . . . n'est-ce pas ? Adieu , nô' maître , n' vous dérangez pas , j' connais les êtres ; vot' serviteur , monsieur souvenez-vous que c'est Benoit qu' on m'appelle . . . Benoit. (*Il sort.*)

## SCENE VIII.

DORVAL, *seul.*

Est-il possible de m'adresser un pareil personnage ! Et comment oser se présenter avec un tel degré d'ignorance ? Mais c'est aujourd'hui le départ du courrier, je vais écrire à Paris. Je suis bien aise que l'on m'instruise de la conduite que tiendra Julie, des propos que l'on se permet ra sur mon compte . . . Le monde est si méchant ! . . . Mais j'entends du bruit. Quelqu'un viendrait-il me déranger ? . . . Je ne connais personne dans ce pays, mon absence a été si longue !

## SCENE IX.

DORVAL, JULIE, *en vieille.*JULIE, *dans la coulisse.*

Où donc est M. Dorval ? comment . . . pas un valet . . . pas un domestique ! . . . (*entrant.*) Pardon, Monsieur, si j'entre ainsi sans être annoncée ; mais à la campagne, point de cérémonie. Je suis la baronne Fontanges, votre voisiné. J'apprends que vous vous fixez en ces lieux, et je viens vous faire visite. La démarche vous étonne peut-être ; mais à mon âge on a ses singularités. Une des miennés est de lier connaissance avec nos nouveaux venus, et de leur offrir ma table et mon

amitié : on ne saurait me faire de plus grand plaisir qu'en acceptant l'un et l'autre.

DORVAL.

Je me ferai un devoir , Madame , de mériter les marques de votre estime.

JULIE.

Ne parlons pas de cela , je vous prie . . . Vous ne paraissez pas occupé , causons un instant : je m'assieds . . . Ne vous étonnez pas de mes manières , j'agis sans façon.

DORVAL.

Et vous avez raison. Laissons la froide politesse , elle ne remplacera jamais , à mes yeux , une aimable franchise. (*à part.*) Ah ! Julie , que n'êtes-vous ici. Vous arrivez de la capitale. Eh bien ! qu'y fait-on ? qu'y dit-on ? Paris est-il de même qu'autrefois ?

DORVAL.

Mais je le pense , Madame.

Air : *Vaud. de l'Arbre de Vincennes.*

Des ignorans , des beaux-esprits ,  
Des coquettes , des faux amis ,  
Des joueurs déplorant leurs pertes ,  
Des bibliothèques désertes ,  
Et des spectacles bien suivis :  
Voilà Paris. (*bis*)

JULIE.

Vous êtes trop indulgent.

*Second Couplet.*

Des solliciteurs , des commis ,  
Des musards , de tout ébahis ,  
La sottise dans l'opulence ,  
Le mérite dans l'indigence ,  
Des pleurs , des ris ,  
Des jeux , des cris ,  
Voilà Paris !

Fuyez , fuyez le monde des grandes villes , et vous marcherez à grand pas sur la route du bonheur.

DORVAL

Je partage votre opinion , et je viens me réfugier parmi vous.

JULIE , *à part.*

La chose n'est pas décidée. (*haut.*) Et vous faites bien.

st.-FIRMIN , *dans la coulisse.*

Parbleu ! j'entrerais bien sans qu'on m'annonce.

DORVAL.

Quel est ce bruit ?



## SCENE X.

Les Mêmes ST.-FIRMIN, en vieux médecin.

JULIE.

Et c'est le cher docteur, qu'on voulait empêcher d'entrer.

st.-FIRMIN.

Moi-même, Mad. la baronne, comme si je n'avais pas mes grandes entrées par-tout.

JULIE.

Permettez, voisin, que je vous présente M. ent d'Erremonde, médecin d'un grand talent, attaché à ma maison depuis quarante ans, qui a traité mes trois premiers maris, et que je me garderai bien de changer, si le sort m'en donne un quatrième.

st.-FIRMIN.

Toujours bonne, Mad. la baronne, toujours chantant mes louanges!... Ah! ça, voisin, ne m'en voulez pas si je ne me suis pas présenté plutôt chez vous... Mais j'ai tant de malades à guérir... Tant de visites utiles à l'humanité souffrante, que j'ai cru pouvoir différer celles qui ne sont que d'usage.

DORVAL.

Je vous sais gré d'en avoir agi ainsi, et je vous en estime davantage.

st.-FIRMIN.

Je ne fais que mon devoir; mais parlons d'autre chose. Ne suis-je pas de trop ici? n'ai-je pas troublé un tête-à-tête?...

JULIE.

Eh! mais, cela pourrait être. (*bas à Dorval.*) méfiez-vous du docteur, c'est une mauvaise langue et un pique-assiette.

st.-FIRMIN, à Julie.

Jesuis certain que vous avez déjà offert vos services et votre crédit au cher voisin, vous êtes si obligeante. (*bas*) C'est une curieuse et une bavarde. (*haut.*) Mais, je vous en prie, mes bons amis, que je ne vous gêne pas; reprenez la conversation au point où elle était quand je suis entré.

DORVAL.

Nous parlions des désagrémens de la ville...

JULIE.

Et des charmes de la campagne.

st.-FIRMIN.

Ah! ne me parlez pas de la ville!... De la campagne, à la

*Retournons à Paris.*

C

bonne heure : là tout le monde se convient , il règne une certaine aménité , une confiance , des égards... Et puis des sociétés, moins nombreuses il est vrai, qu'à Paris; mais où l'on s'amuse, on n'y fait pas de musique...

JULIE.

Mais on y chante le petit couplet.

st.-FIRMIN.

On n'y joue point la comédie...

JULIE.

Mais on met des charades en action ; et puis le petit caquetage, sans médisance s'entend. Par exemple, notre voisinnè, sur la gauche, va, dit-on, marier sa fille : eh bien ! on dit que l' amoureux convenait fort à la maman... D'autres disent que ce mariage est pressé, que la demoiselle a fait un voyage... et mille autres propos.

st.-FIRMIN.

Ce qui démontre bien que la campagne est d'une grande utilité pour conserver la réputation des habitans des villes.

DORVAL.

Comment ?

st.-FIRMIN.

Le voici.

Air : *Vaud. du Petit Courrier.*

Pour dérober à tous les yeux  
Les indices de sa faiblesse,  
Plus d'une belle, avec adresse,  
Passe quelques mois dans ces lieux.  
Par ce moyen, fort en usage,  
L'observateur n'est pas surpris  
De trouver madame au village,  
Et mademoisellè à Paris. ( bis )

DORVAL.

Il est certain que tout cela n'est que pur badinage.

JULIE.

Et puis nous ayons d'autres amusemens. Par exemple, à quatre pas d'ici, il existe un petit endroit bien clos, bien retiré, où nous réunissons tous les soirs quelques amis, et là, nous faisons la petite partie; mais à petit jeu, seulement pour se distraire.

st.-FIRMIN.

Aussi nous nous amusons... Ah! (*riant.*) Dernièrement, un de nos joueurs voulait aller se noyer en sortant : nous l'avions totalement ruiné.

DORVAL.

Que dites-vous, Monsieur ?

ST.-FIRMIN.

La vérité. Quoi ! cela vous effraye ? Vous avez tort. Écoutez donc : pourquoi est-il mauvais joueur ? pourquoi se fâche-t-il ? Mais tout cela n'empêche pas les gens raisonnables de passer une soirée agréable ; dès aujourd'hui vous pouvez vous en convaincre , et je veux vous y présenter.

DORVAL.

Dispensez-m'en , Monsieur , je ne joue jamais.

JULIE.

Vous préférez , peut-être , une société choisie , des fêltes spirituelles , des hommes sensés ; j'ai votre affaire. C'est demain le jour : je vous conduirai. Je dois cependant vous prévenir d'une chose : c'est de ne point parler à d'autres demoiselles qu'aux filles de la maison ; sans cela il y aurait des propos ; mais faites des amitiés à la maîtresse , vantez sa mise , louez sa société , remarquez ses dentelles , admirez ses bijoux , donnez une pastille à son carlin , et vous serez l'homme du monde le plus aimable !

DORVAL.

Mais vous me surprenez , Madame ; voilà des ridicules , de la contrainte. Si les vices que vous reprochez aux habitans des villes , ont pénétré jusques dans vos cercles , où donc chercher cette pureté de mœurs , cette douce amitié qui fait le charme des âmes honnêtes ?

ST.-FIRMIN.

Comment , mon cher , vous ne trouvez pas notre manière de vivre charmante , agréable ? Vous pouvez cependant être heureux parmi nous ; ne critiquez personne.

JULIE.

Obéissez à tout le monde.

ST.-FIRMIN.

N'ayez point de secrets. . . .

JULIE.

Aucune volonté.

ST.-FIRMIN.

Prêtez votre argent , ne le demandez jamais.

JULIE.

Voilà le moyen de trouver le bonheur.

DORVAL.

Certes , je puis m'étonner de vos discours. ( *a part.* ) Eh quoi ! me serais-je trompé ?

ST.-FIRMIN , *à part.*

Portons-lui les derniers coups. ( *haut.* ) Vous paraissez triste. quelque chose vous tourmente : peut-être une maîtresse que

vous' aissez à Paris?... Consolez-vous, Monsieur ; une fois abandonnée de vous, elle aura bientôt trouvé un autre orateur.

DORVAL, à part.

Chaque mot est un trait de lumière.

st.-FIRMIN.

Mais répondez donc : acceptez-vous nos offres ? irai-je vous présenter ?

DORVAL.

Non, Monsieur.

JULIE.

Quoi ! nos sociétés ?

DORVAL.

Ne me conviennent pas.

JULIE.

Nos principes ?...

DORVAL.

Me révoltent ! J'ai été trompé : une illusion flatteuse m'avait séduit, mais l'expérience m'éclaire.

Air : *Il faut quitter Golconde.*

A ce pays épouvantable,  
Paris cent fois est préférable.  
Quoi ! je retrouve en ce canton  
Les ridicules du salon,  
Et les astuces du fripon. ( bis )

JULIE.

O ciel ! quel homme épouvantable,  
Et quel discours abominable !  
Insulter tout notre canton,  
Et sans égard, et sans raison,  
Blâmer nos mœurs et notre ton.

st. FIRMIN.

Ensemble.

Bientôt cet homme épouvantable,  
De l'eudroit deviendra la fable ;  
Car je vais, dans une chanson,  
Livrer sa personne et son nom  
A tous les plaisans du canton.

(Julie et St.-Firmin sortent.)

## SCENE XI.

DORVAL, seul.

Je suis agité par mille sentimens divers ! Près de Julie, je n'avais à craindre ni la calomnie, ni la médisance... mais puis-je retourner à Paris, où mon brusque départ est connu ?...

Avoir l'air d'être ramené par une femme... c'est exciter contre moi la raillerie!... Mais abandonner Julie, la laisser partir seule, sans amis, sans défenseurs! renoncer au plaisir de la voir!... Ah! je le sens, ce sacrifice est au-dessus de mes forces! Mais pourquoi me tourmenter ainsi. Eh quoi! le fruit des plus sérieuses réflexions disparaîtrait devant les discours de deux inconnus? quelle faiblesse!... Non, je resterai ici: si vos sociétés sont corrompues, je les fuirai; si vos mœurs sont mauvaises, je les mépriserai; mais je n'abandonnerai pas ce séjour: j'aurai du moins la satisfaction d'avoir tenu ma résolution.

## SCENE XII.

**DORVAL, LISETTE**, en officier, des bottes, une cravache à la main.

**LISETTE**, en dehors.

Holà! hé!... Comment, personne dans cette hotellerie pour recevoir les voyageurs!.. où sont donc ces faquins-là? (entrent.) Ah! Monsieur, pardon; pourriez-vous m'indiquer la maîtresse de cette maison?

**DORVAL**.

Je vois votre erreur, Monsieur; vous n'êtes point ici dans une auberge; mais bien chez moi.

**LISETTE**.

Quoi! je me serais trompé?... Ah! ah! en tout cas, l'aventure est drôle! voici près de deux heures que je cours le galop, je pressais vivement les flancs de ma petite jument, une bête charmante et qui va un train... ah!... Bref, j'arrive, j'aperçois une maison d'un extérieur assez gothique; mourant de faim et de soif, je n'examine pas long-tems, j'entre croyant trouver à me rafraîchir, je reconnais mon erreur et je vous en demande pardon, vous êtes trop honnête pour ne point me l'accorder.

**DORVAL**.

Votre excuse suffit.

**LISETTE**.

Je me hâte de vous informer de l'objet de mon voyage.. êtes-vous de ce pays?

**DORVAL**.

Non, monsieur.

**LISETTE**.

Ah! tant pis; vous m'eussiez rendu un grand service. Je viens me moquer d'un original, et peut-être me l'eussiez-vous enseigné.

DORVAL.

Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander ce qui a pu mériter à cette personne une épithète semblable ?

LISETTE.

Nullement. Mais ne connaissant pas les personnages, l'histoire ne peut guères vous intéresser. Il s'agit d'un amoureux qui, la veille de son mariage, a fui sa future ; de la dame qui vole le rejoindre : tout cela fait un bruit épouvantable dans les maisons où ils étaient connus. J'entends raconter cette histoire, au milieu des détails. . . .

Air : *Vouslez-vous savoir les on dit ?*

Jugez de mon étonnement !

Celle que l'on délaisse !

Se trouve être précisément

Mon ancienne maîtresse.

Pour renouveler ,

Et pour consoler

Cette femme jolie ,

On me voit partir ,

Et je vais offrir

Mon amour à Julie !

DORVAL.

A Julie !

LISETTE.

Je l'ai nommée ! . . . Eh bien ! voyez l'indiscrétion ! . . . Au surplus, vous ne la connaissez pas.

DORVAL.

Qu'ai-je entendu ?

LISETTE.

Mais vous pouvez m'être utile dans mon projet ; aidez-moi à jouer quelques tours à notre fou, servez-moi auprès de la jeune dame, et je vous en saurai tout le gré possible.

DORVAL , *à part.*

La proposition est aimable ! (*haut.*) Mais êtes-vous bien sûr qu'elle acceptera votre amour ?

LISETTE.

Ne vous ai-je pas dit que déjà nous nous connaissions ? . . . que j'ai demeuré avec elle ?

DORVAL.

Que dites-vous ?

LISETTE.

Oui , nous avons habité ensemble.

DORVAL.

Avec Julie ?

Dans la même maison.

LISETTE.

La même maison.

DORVAL.

Le même appartement.

LISETTE.

Air : *Faut-il donc , sans se récrier ?*

Faut-il vous parler sans détour  
De ma félicité secrète ;  
Chaque matin et chaque jour ,  
Je présidais à sa toilette.  
Sur ses cheveux , qui sont si beaux ,  
Ma main versait le musc et l'ambre ;  
Le soir je fermais ses rideaux ,  
Et j'étais sa femme-de-chambre.

Impudent !

DORVAL.

Que voulez-vous dire ?

LISETTE.

Que vous-êtes un imposteur :

DORVAL.

Un démenti !

LISETTE.

Oui, monsieur, et formel.

DORVAL.

Pourquoi cet emportement ?

LISE.

Il est légitime.

DORVAL.

Vous connaissez Julie ?

LISETTE.

Beaucoup ; et l'offenser , c'est outrager la vertu.

DORVAL.

Vous la défendez avec feu !

LISETTE.

Je le dois.

DORVAL.

Qui donc êtes-vous ?

LISETTE.

Dorval, cet original que vous venez railler.

DORVAL.

Ah ! ah ! ah ! l'aventure est unique !

LISETTE, *riant.*

A mon tour, je vous demande raison de vos insolens discours.

DORVAL.

LISETTE.

Vous plaisantez.

DORVAL.

Un galant homme ne plaisante jamais en semblable circonstance

Air : *Ce Magistrat irréprochable.*

Vous avez offensé Julie,  
 J'aime Julie avec ardeur ;  
 Et même aux dépens de ma vie  
 Je prétends venger son honneur.  
 L'amour délicat, par prudence,  
 D'une faveur jouit tout bas ;  
 Si vous fûtes heureux, je pense  
 Que vous ne le méritez pas.

Partons, monsieur.

LISETTE.

Pourquoi ?

DORVAL.

Comment ! vous ne m'entendez pas ?

LISETTE.

Quoi ! nous battre ?... impossible, monsieur ; je n'ai qu'un mot à dire, et vous viendrez me demander pardon. J'approuve votre courage ; mais il est déplacé avec moi.

DORVAL.

Pourquoi donc ?

LISETTE.

C'est mon secret. Mais, dites-moi, vous aimez donc encore Julie ?

DORVAL.

Si je l'aime!...

LISETTE.

Vous l'aimez, et vous la fuyez ! vous êtes fou ! Ecoutez un conseil.

DORVAL.

Je n'écoute rien ; je veux avoir raison de vos insolens discours, et...

LISETTE.

Un moment... laissez-moi vivre encore quelques minutes... vous aimez passionnément Julie, dites-vous, et vous la fuyez, folie ! vous craignez, dit-on, qu'une fois votre épouse, les plaisirs enchanteurs dont Paris est le centre, viennent la séduire, qu'elle ne puisse résister au langage de quelques soupirans ; autre folie ! penser ainsi, c'est avilir l'objet qu'on aime. Allons, monsieur rentrez en vous-même, rougissez du rôle que vous jouez, de celui que vous faites remplir à votre amante ; et pour mériter votre grâce, confiez-vous à elle, à sa vertu, c'est le seul moyen de réparer votre erreur.



DORVAL.

J'ai lieu d'être surpris ! comment accorder ce raisonnement, avec les calomnies que vous osez débiter ?

LISETTE.

Je ne calomnie jamais . . . je ris quelquefois.

DORVAL.

Cependant vos accusations . . .

LISETTE.

Sont vrais, et j'y persiste. Si vous les croyez offensantes, je vous donnerai une explication qui saura vous satisfaire. Vous voyez que je sais allier la raison à la légèreté : cela ne vous surprendra pas lorsque vous me connaîtrez. La grâce que je vous demande, c'est de me laisser sortir, j'engage ma parole de reparaitre quand vous l'exigerez.

DORVAL.

Arrêtez . . . apprenez-moi . . .

LISETTE.

Rien de plus.

*Air : Vaud. d'Angélique et Melcourt.*

Tenez-vous pour bien averti  
Que votre conduite est folie,  
Et qu'il vous faut prendre un parti  
Digne de l'amant de Julie.  
Je reviendrai dans peu d'instans,  
Au point d'honneur toujours fidèle,  
Recevoir vos remerciemens,  
Ou nous brûler la cervelle.

( Elle sort. )

### SCENE XIII,

DORVAL, seul.

Est-il rien de plus singulier que ma position ?

*Air : Vive une femme de tête.*

Trop cruelle destinée,  
Ai-je lassé ton courroux ?  
M'as-tu, dans cette journée,  
Assez frappé de tes coups ?  
Je demande un domestique,  
Et bientôt pour cet emploi  
Un sot m'arrive, et se pique  
De me servir malgré moi.  
Après je reçois visite  
De voisins . . . et dieu merci,  
Tous les vices que j'évite,  
Si je les crois, sont ici.  
Comme l'amant de Julie,  
Un jeune homme, sans façon,  
Vient me taxer de folie,  
Et m'en refuser raison.

*Retournons à Paris.*

D

Il se rit de ma colère ,  
Et bravant tous mes transports ,  
Ce sage étourdi m'éclaire  
Sur Julie et sur mes torts.  
Oui , j'en fais l'expérience ,  
Mon projet fut une erreur ;  
C'est la seule confiance  
Qui peut donner le bonheur !

Et je cours aux pieds de Julie , obtenir mon pardon , et à force d'amour , de soins , mériter le don de sa main.

### SCENE XIV.

DORVAL, St.-FIRMIN, ensuite JULIE.

St.-FIRMIN.

Arrête, Dorval !

DORVAL.

St.-Firmin en ces lieux !

St. FIRMIN.

Depuis un instant j'écoute tes discours , je suis instruit de ce qui te regarde , et je viens te protéger.

DORVAL.

Dis-moi , as-tu vu Julie ? crois-tu qu'elle daignera me pardonner ?

St.-FIRMIN.

Je t'en donne l'assurance .

DORVAL.

Ah ! tu me flattes peut-être en vain ! je crains que l'indifférence soit le seul sentiment qu'elle conserve pour moi.

St.-FIRMIN.

Est-ce par un sentiment d'indifférence qu'elle et moi nous avons essayé de peindre des caractères et des ridicules qui existent , et dont tôt ou tard tu aurais fais la triste connaissance ?

DORVAL.

Serait-il possible ?

*Air de la Tyrolienne.*

Tu vois en moi l'imbécille personne  
Que pour valet tu pris à contre cœur ;  
Julie était la bavarde baronne :  
Pour te guérir , je me suis fais docteur.

DORVAL, *apercevant Julie.*

Julie !...

JULIE, *avançant dans son premier costume, prenant le ton de voix de la vieille.*

Voyez en moi la bavarde baronne ,  
Pour vous guérir s'unissant au docteur :

*Reprenant son ton naturel.*

A vos soupçons il faut que je pardonne;  
Vos torts, je crois, ne viennent pas du cœur.

DORVAL.

*Air de la Hongroise.*

St.-Firmin, chère Julie,  
Pour Dorval, quelle leçon !  
De l'affreuse jalousie,  
Il ne craint plus le poison.

La fatale erreur  
A fui de mon cœur,  
Et le doux plaisir  
Vient seul le remplir :  
Car c'est par vous que ma vie,  
Désormais va s'embellir.

*Ensemble.*

S.-FIRMIN.

Tu vois en moi l'imbécille personne, etc.

JULIE.

Voyez en moi la bavarde baronne, etc.

DORVAL.

Combien vous me rendez heureux !

S.-FIRMIN.

Moi, je vous emmène à Paris, où nos amis attendent avec  
impatience la réussite de nos projets.

DORVAL.

Si j'ai été jaloux, je montrerai mon amie, elle me servira  
d'excuse. Mais avant de vous suivre, je dois punir un insolent  
qui a osé vous outrager.

JULIE.

Daignez lui pardonner.

DORVAL.

*Air : N'en demandez pas davantage.*

Eh ! quoi, ce jeune audacieux,  
En vain outragerait vos charmes !...  
Non ; mais quand je quitte ces lieux,  
Que votre cœur soit sans alarmes !

## SCENE XV.

Les Mêmes, LISETTE.

LISETTE, *finissant l'air.*

N'allez pas plus loin,  
Et devant témoin,

A Lisette rendre les armes.

(*Elle ôte son chapeau et ses moustaches.*)

DORVAL.

Et toi aussi, Lisette ?

LISETTE.

Oui, monsieur... n'êtes-vous pas satisfait?... marchons.

DORVAL.

Allons, vous avez joué la comédie : j'étais, sans le savoir, le principal personnage, et j'ai été complètement dupe.

## VAUDEVILLE.

Tout en jouant la comédie,  
 Vous avez éclairé mon cœur ;  
 Le dénouement, belle Julie,  
 Doit assurer notre bonheur. *bis.*

Grâce à vos soins, plus de craintes secrètes ;  
 Puisque partout on trompe les maris,  
 Puisque partout on trouve des coquettes,  
 Sans nul danger retournons à Paris ;  
 Retournons (*bis*) à Paris.

LISETTE.

Je ne trouve sur mon passage  
 Que vachères et paltoquets,  
 Quand je croyais voir au village  
 Pastourelles, bergers coquets *bis..*  
 De gros sabots cachent les pieds d'Estelle,  
 Son Némorin habite un vrai taudis.  
 A l'Opéra, la campagne est plus belle ;  
 Pour l'admirer retournons à Paris ;  
 Retournons (*bis*) à Paris.

st.-FIRMIN.

Voyez ces braves militaires  
 Que la paix rend à nos foyers,  
 Ils cultivent gaiement leurs terres,  
 Etsommeillent sur des lauriers. *bis.*  
 Mais si jamais les foudres de Bellonne  
 Les rappelaient sous nos drapeaux chéris,  
 Pour les défendre et mourir près du trône ;  
 Ils s'écrieraient : retournons à Paris.  
 Retournons (*bis*) à Paris.

JULIE, au Public.

Aux auteurs de ce vaudeville,  
 Je dois dépêcher un exprès,  
 Car tous deux ont fui de la ville,  
 Dans la crainte de non succès.  
 Si votre arrêt, dicté par l'indulgence,  
 Veut que leurs noms soient cités, applaudis,  
 Bientôt, messieurs, ils sauront la sentence,  
 Et s'écrieront : retournons à Paris.  
 Retournons (*bis*) à Paris.

20 JAN 63

FIN.